

Revue des sciences sociales

65 | 2021

Régulation des conflits et sortie de la violence

Lu-à-lire

Pierre-Joseph Laurent, *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui*

EVA LAIACONA

p. 200-201

<https://doi.org/10.4000/revss.7044>

Référence(s) :

Pierre-Joseph Laurent, *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui*, Paris, Karthala, coll. « 4 vents », 2019, 148 pages.

Texte intégral

- 1 L'ouvrage de Pierre-Joseph Laurent, ancien agronome devenu anthropologue, a une ambition épistémologique et ajoutons, une utilité pédagogique, qui est celle de revenir sur les fondements même du travail ethnographique, et de guider les lecteur·trice·s – apprenti·e·s chercheur·e·s comme les plus affirmé·e·s – vers l'accès à ce qui, dans la littérature classique anthropologique, reste pour lui « un angle mort épistémologique ».
- 2 C'est sur la compréhension et la description fines du « processus ethnographique » (allant de l'observation participante à l'écriture du terrain en passant par la production des données et leur interprétation) que l'auteur s'attarde ici et plus particulièrement sur le moment, à n'importe quelle étape, où l'on sent que l'on devient véritablement anthropologue. Sa démonstration part de deux hypothèses qui en constituent le fil rouge. La première étant que ce processus ethnographique implique nécessairement le moment de bascule du franchissement d'une frontière culturelle, c'est-à-dire le moment où le chercheur passe d'un sens à un autre, celui de sa culture d'origine à celui qui prend véritablement un sens pour les acteurs du terrain par une « familiarité informée ». La seconde, qui lui est fortement liée, suppose que cet accès à l'autre nécessite l'implication du/de la chercheur·e – de sa subjectivité – mais pas sous n'importe quelle forme ; une subjectivité travaillée, c'est-à-dire réflexive.
- 3 Dans une première partie, la plus conséquente, l'anthropologue questionne l'apprentissage de la « familiarité informée » sur le terrain, une condition *sine qua non* de l'observation participante et du travail ethnographique. Bien qu'elle constitue le

soubassement de la démarche scientifique de l'ethnographe, cette « familiarité informée » souvent décrite comme un objectif dans le milieu, ne l'est que peu en tant que processus, et encore plus rares se font les descriptions sur la façon dont on y accède autrement que par le fruit d'une longue expérience de chercheur. Pourtant, c'est grâce à cette acquisition que l'anthropologue se distingue d'un discours réduit à un « dialogue de sourds », qui aboutit à la production d'une autobiographie et non d'une monographie, ou celui borné au sens commun. Pierre-Joseph Laurent s'engage alors à décrire précisément ce que les anthropologues classiques comme Geertz, Malinowski ou encore de Sardan avaient débusqué sans l'interroger pour autant, si bien que la « familiarité informée » est devenue « allant de soi ». Ainsi, il cherche à démystifier ce « moment magique » et imprévisible par lequel une bascule s'opère, celle d'accéder à l'autre avec acuité.

- 4 C'est au cours de son expérience de terrain au Cap-Vert que l'auteur impulse cette réflexion épistémologique, et sur laquelle il revient dans l'ouvrage à travers des illustrations qui rendent plaisante la lecture et qui clarifient la manière dont on accède à une « familiarité informée ». Il distingue en premier lieu la familiarité qui s'apparente à une proximité à l'autre (un premier pas primordial pour l'ethnographie et qui s'acquiert par le partage d'une quotidienneté) de celle « informée » qui survient après la prise de conscience d'une certaine *méprise*.
- 5 Dans son cas personnel, cette méprise est apparue au sujet de la famille capverdienne. En transposant sa propre culture ou son propre monde, soit dans le cas présent son image de la famille occidentale, sur la leur, l'auteur n'avait pas su accéder pleinement au sens que les Capverdiens lui donnaient à leur tour. C'est plus tard, après un moment d'écriture ressenti comme incomplet et en se remémorant certaines images – et notamment certains objets présents dans les foyers comme des photos de familles ou de simples bibelots qui sont en fait des cadeaux rapportés par des membres éloignés – qu'il a pris conscience de cette méprise et qu'il a basculé dans la familiarité informée : celle de comprendre l'importance de la place de la migration dans la société capverdienne. Ainsi, c'est par la familiarité informée d'une *méprise* – d'un certain hiatus – que l'anthropologue devient tel et commence à être attentif à des choses auparavant mal comprises, ou qui lui échappaient, pour aboutir à un travail qui distingue son point de vue et son récit de celui du sens commun.
- 6 Fort de ses trente années d'expérience, il alimente sa démonstration par des exemples tirés de terrains personnels, comme celui cité plus haut en contexte lointain, mais aussi par d'autres qui sont situés dans des contextes plus proches comme l'ethnographie menée par Gabrielle Vandepoortae auprès de bodybildeuses, en passant par la littérature. En plus d'illustrer parfaitement le propos de l'auteur, ces exemples complémentaires figurent au lecteur que la nécessité de franchir la frontière culturelle au cours du processus ethnographique n'est pas sous-tendue à celle physique. En effet, des méprises relevant du/de la chercheur·e à propos des conceptions propres aux acteurs du terrain surviennent également au sein de contextes sociaux et culturels sensiblement proches.
- 7 L'exemple tiré du roman de Kundera, *L'insoutenable légèreté de l'être*, est éminemment bien choisi en ce qu'il permet de voir combien la familiarité, même la plus intime comme entre deux amants, est différente de celle « informée » sous-jacente au travail de l'anthropologue : « On peut sans doute mieux comprendre à présent l'abîme qui séparait Sabina et Franz : il l'écoutait avidement parler de sa vie, et elle l'écoutait avec la même avidité. Ils comprenaient exactement le sens logique des mots qu'ils se disaient, mais sans entendre le murmure du fleuve sémantique qui coulait à travers ces mots » (Kundera 1988 : souligné par l'auteur p. 56). Puis, plus loin, le roman permet de mettre en avant le rôle signifiant des objets et de leur symbolique dans l'appréhension ou la méprise de l'autre.
- 8 En effet, pour parvenir plus facilement à cette « familiarité informée » d'une méprise, l'auteur met en avant l'utilité de repérer les objets qui constituent des « nœuds imaginaires » ou « de mise en résonance de deux imaginaires » puisqu'ils facilitent « l'instauration d'une familiarité informée de l'imaginaire articulé aux signifiants qu'ils

véhiculent » (p. 79). Que ce soit la vue d'un cimetière parisien pour le personnage de Sabina habituée à ceux praguais dans *L'insoutenable légèreté de l'être*, les photos de famille ou bien les bibelots dans les foyers capverdiens pour l'auteur, tous ces matériaux ont donné lieu à la prise de conscience de la *méprise* et au basculement vers l'accès à la « familiarité informée ». Toutefois, l'illustration littéraire prend ici la place de ce qui a pourtant fait l'objet d'une longue tradition anthropologique, celle de la culture matérielle et dont certains héritiers, encore récemment, faisaient déjà état de la façon dont celle-ci participe à la construction des subjectivités. Ce postulat invite même certain·e·s auteur·e·s, comme ceux du groupe Matière à Penser (Rosselin, Julien 2009), à chercher dans la culture matérielle – « ces objets précieux de la vie quotidienne » pour P.-J. Laurent – un outil méthodologique pour accéder à l'univers des personnes rencontrées (Rosselin, Julien 2005). Précisons cependant que l'intention de l'auteur est claire, sa description du processus ethnographique n'a pas vocation méthodologique mais contribue surtout à lever le voile sur le mystère qui l'entoure.

9 Dans une deuxième partie, après avoir précisé également combien l'accès à cette familiarité informée peut intervenir à n'importe quelle étape du processus ethnographique, l'auteur se penche sur l'engagement de l'anthropologue à se connaître lui-même, car ce n'est autrement que par l'intermédiaire de sa personne et par un retour réflexif à soi qu'il peut accéder à la familiarité informée. Là encore, il fait appel aux situations concrètes de terrain pour illustrer son propos, de ce que « l'aveu de subjectivité » apporte à la discipline. Car une invitation à parler de soi et de son rapport personnel au terrain sert le processus épistémologique et la démarche scientifique, mais elle est d'autant plus pressante pour l'anthropologie qui se doit de s'affranchir de son passé colonial.

10 Enfin, la dernière partie lie davantage l'instrumentalisation de la subjectivité du chercheur à la démarche scientifique en se consacrant à la nécessaire réflexivité qui, là aussi, se déploie à chacune des étapes du processus ethnographique et y tient un rôle déterminant. Le fait de consigner un vécu quotidien, à travers le cahier de terrain notamment, permet de rester clairvoyant – notamment sur ses propres conceptions – et ainsi tenir l'engagement à se connaître soi-même. L'auteur clôt son essai en soulevant des pistes de réflexion éthiques relatives à la posture de l'ethnographe sur son terrain qui mériteraient plus d'approfondissement. Par exemple, puisque la brèche était déjà ouverte, en explicitant le lien entre réflexivité et éthique à l'instar d'une réflexion menée par Didier Fassin (2008) à partir de son enquête ethnographique sur les pratiques de soins en Afrique du Sud. Ce dernier va plus loin en postulant qu'une démarche réflexive tout au long de la recherche constitue à proprement parler « le processus de construction éthique de la recherche », car elle permet de débusquer des enjeux non prévus initialement par les codes déontologiques et autres protocoles, et dont les conséquences peuvent porter atteinte aux acteurs de terrain et pas seulement sur la qualité de la recherche.

11 Même si l'ouvrage s'ouvre avec des questions brûlantes d'actualité dans le monde académique à l'heure actuelle¹ : « faudra-t-il un jour défendre un droit à la monographie ? Survivra-t-elle au diktat des *rankings* et à ses détracteurs ? », les lecteur·trice·s peuvent regretter de ne pas retrouver de développements à ce propos. Malgré un titre qui appelle à un contexte, l'ouvrage n'apporte pas ou peu d'éléments de réflexion sur les transformations politiques, sociales ou économiques de l'ordre contemporain et sur ce qu'elles induiraient dans la manière dont s'élabore la recherche ou de mener un terrain. Or à la place, et c'est peut-être là une manière contournée et habile pour l'auteur d'y répondre en empruntant un autre chemin, on y apprend que c'est la lenteur, la possibilité de prendre son temps dans les différentes étapes de la recherche (ou dans ce que l'auteur appelle « processus ethnographique ») allant de l'implication sur le terrain à la phase d'écriture, qui garantissent la consistance et la justesse au travail ethnographique, soit ses lettres de noblesses.

Bibliographie

Fassin D. (2008), « L'éthique, au-delà de la règle. Réflexions autour d'une enquête ethnographique sur les pratiques de soins en Afrique du Sud », *Sociétés contemporaines*, 71, 3, p. 117-135.

Hautcœur P.-C. (2020), « Peut-on rendre la recherche "productive" ? », *Le Monde*, <https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/12/18/pierre-cyrille-hautc-ur-peut-on-rendre-la-recherche-productive_6063858_3232.html>.

Kundera M. (1984), *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Gallimard.

Pinsolle D. (2020), « Le chiffon rouge de la liberté universitaire », *Le Monde Diplomatique*, décembre, p. 28, <<https://www.monde-diplomatique.fr/2020/12/PINSOLLE/62551>>.

Rosselin C., Julien M.-P. (2005), *La culture matérielle*, Paris, La Découverte, coll. « Repères ».

Rosselin C., Julien M.-P. (éds) (2009), *Le sujet contre les objets... tout contre. Ethnographies de cultures matérielles*, Paris, CTHS.

Notes

¹ Nous pensons entre autres au projet de loi de programmation pluriannuelle de la recherche (LPPR, devenue LPR) très contesté dans le milieu universitaire. Sous couvert d'un impératif d'excellence, la logique « darwinienne » imposée au monde académique, qui privilégie une course après les appels à projets assortie de contrats limités dans le temps, se situe aux antipodes d'une lenteur réflexive dont les bénéfices ont largement été démontrés dans le présent ouvrage. Voir aussi Hautcœur 2020 et Pinsolle 2020.

Pour citer cet article

Référence papier

Eva Laiacona, « Pierre-Joseph Laurent, *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui* », *Revue des sciences sociales*, 65 | 2021, 200-201.

Référence électronique

Eva Laiacona, « Pierre-Joseph Laurent, *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui* », *Revue des sciences sociales* [En ligne], 65 | 2021, mis en ligne le 15 juin 2021, consulté le 06 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/revss/7044> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/revss.7044>

Auteur

Eva Laiacona

Dynamiques européennes, CNRS/Université de Strasbourg
[eva.laiacona\[at\]gmail.com](mailto:eva.laiacona[at]gmail.com)

Droits d'auteur



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>